

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Hamon, Hervé, Rotman, Patrick, *Les intellocrates — Expédition en haute intelligentsia*, Paris, Éditions Ramsay, 1981, 331 p.

par Michèle Lamont

Politique, vol. 1, n° 1, 1982, p. 114-117.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040398ar>

DOI: 10.7202/040398ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Hamon, Hervé, Rotman, Patrick, *Les intellocrates — Expédition en haute intelligentsia*, Paris, Éditions Ramsay, 1981, 331 p.

Ce livre se veut être une gracieuse fresque ethnographique du milieu intellectuel français, et plus exactement, parisien. Il dépeint le paysage à force de noms propres, de lieux, de titres. Et il ne prend tout son sens que si le lecteur dispose a priori des points de repère pour trouver son chemin dans le labyrinthe. C'est alors qu'on goûte l'œuvre.

D'emblée, les auteurs confient que leur méthode impressionniste se veut plus proche du journalisme que de la recherche scientifique. D'emblée, ils y vont d'une plume séduisante, juxtaposant jeux de mots et formes stylistiques qui témoignent de leur appartenance au milieu qu'ils dépeignent. Ils «en» sont...

Il s'agit là d'un livre-expérience, d'un livre qui se prête à plusieurs usages. D'abord, il est instrument de travail pour intellectuels. Il dresse la topographie et la toponymie d'un lieu de référence, du lieu de production d'une part de notre héritage culturel. À ce titre, il est aussi un bottin mondain, un an-

naire. Ensuite, ce livre produit chez qui le cherche, une démythification. Il éclaire le processus de production-reproduction de cette culture dominante, et ainsi, la défétichise. Effet salutaire. Enfin, *Les intellocrates* peut être le prétexte d'une expérience sociologique intéressante. Il illustre comment le sens culturellement donné aux choses varie en fonction du point de vue par lequel on les aborde; il s'agit là d'un regard intérieur qui affronte et confronte nos perspectives québécoises.

Les auteurs organisent la matière en reprenant grosso modo la structure de présentation adoptée par Regis Dubray dans *Le pouvoir intellectuel en France*: Université, édition, média ... Le premier volet est rapidement abordé, et expédié après qu'ait été dressée la hiérarchie des institutions (Collège de France, E.H.E.S.S. en tête). Par contre les maisons d'édition, les journaux (le Monde), les revues (Esprit) et les magazines (le Nouvel Obs, l'Express) sont scrutés de manière à recréer le paysage dans toute son amplitude, mettant en rapport les marques, les vendeurs, les réseaux de distribution etc.

Les grands traits du milieu sont ainsi dépeints: on constate d'abord à la suite de P. Bourdieu (qui n'est pas cité à ce propos) que le « Parisian Intellectual Jet Set » a une forte propension à cumuler les positions. Un agent qui trône se doit d'intervenir à plusieurs niveaux dans le procès de production-circulation. Il se veut écrivain, professeur, critique et directeur de collection(s). Le modèle des multinationales se transpose à la production intellectuelle. Le contrôle vertical s'instaure et l'agent se doit de diversifier ses produits s'il veut maximiser ses profits. C'est l'A.B.C. du marché!

Ce nouveau type d'investissement impose la convivialité de deux marchés, de deux styles, de la haute culture et du prêt-à-penser. Les médias, Pivot en tête, sont évidemment les propagandistes de ce dernier. Pour leur part, les universitaires, limités par des ressources de plus en plus rares, sont enclins à

marcher au pas, et souvent, à plier leurs produits aux nouvelles exigences de la clientèle. En cette ère de marketing intellectuel, les œuvres qui ont subi l'épreuve du temps demeurent-elles le meilleur investissement ?

Nos auteurs, s'opposant à Debray, prêtent main forte à Apostrophes et au Nouvel Obs. Ils cherchent à démontrer qu'à ce jeu, qui perd gagne (voir chapitre 6, La faute à Pivot). La nature de leur livre fournit des indices permettant de comprendre les pourquoi de cette prise de position. Dans cette épineuse question, nous sommes tous juges et parties.

Au-delà des luttes hégémoniques entre « purs » et « vulgaires », le livre fait état des rapports à l'intérieur même des deux pôles, où les différences de styles, de marchés se traduisent en alliances et en rivalités. En témoignent les excellents chapitres portant sur l'édition (chapitre 2, « Maisons de papier ») et sur les réseaux (chapitre 7, « Réseaux, ils sont au pouvoir, ils peuvent compter sur leurs amis »). On y dépeint Gallimard la noble, Seuil la mondaine et Grasset l'éclectique. On y présente la fabrication sociale des nouveaux philosophes, de la nouvelle droite, et on y décrit les entrées sociales de ceux pour qui le communisme fut aussi une manière de gagner (et grassement) sa vie. Les rites du milieu, les cens cachés, les mécanismes de socialisation (la khagne, l'École normale supérieure de la rue d'Ulm) nous font voir comment le milieu se produit. Tout ceci nous permet de saisir la spécificité de cet univers barbare et recherché. De là, il met en relief notre propre distinction.

La description des conditions d'apparition des producteurs et des institutions, ainsi que la transmission du sens donné de l'intérieur aux lieux et aux gens sont les grandes qualités de cette expédition dans la haute intelligentsia. Dommage que la matière soit sous exploitée au niveau de l'analyse (voir entre autres l'épilogue où les caractéristiques des agents ne sont pas mises globalement en rapport de manière à dégager les « lois »

qui régissent le milieu). On regrettera aussi certaines lourdeurs, certaines insuffisances (on n'accorde pas à France-Culture et à la revue *Critique* la place qui leur revient), ainsi qu'un certain laisser-aller méthodologique (que les auteurs ne récusent pas, voir p. 271).

Au delà de ces critiques, la lecture de ce livre est fortement recommandable, pour les informations qu'il contient (on y découvrira les lieux « in » où dîner lors d'un prochain pèlerinage parisien), pour les paysages qu'il décrit et la familiarité qu'il rend en partie possible. De plus, il permet de prendre conscience du fait que certaines œuvres, lues avec avidité, rivalisent avec les super productions du cinéma américain en ce qui concerne le marketing dont elles font l'objet.

Michèle Lamont